

Le regard d'un psy

Etre « flic », c'est occuper une place bien particulière dans la société, c'est y endosser un rôle, une fonction qui a trait intrinsèquement à son fonctionnement. Un policier de terrain est toujours aux premières loges, lorsqu'il s'agit d'être le témoin de l'envers de l'histoire contemporaine officielle. Entre ainsi en jeu, pour le psychologue, la question du Sujet : qu'est-ce qu'être un « flic » ? Soit toutes les identifications plus ou moins stables que cela comporte, avec son cortège d'éclats phalliques – la fameuse toute-puissance. Mais aussi son corolaire, le regard de l'autre, les doutes, la solitude, une certaine forme de culpabilité. Le spectacle presque quotidien de l'immonde, du réel et son lot de jouissances sombres, d'angoisse, avec lequel on apprend plus ou moins à faire.

Quand Daniel Bourdon nous a demandé le regard d'un psychologue sur l'aspect existentiel d'une vie de flic de terrain, nous nous sommes demandé quelle était sa véritable demande. Il nous semble désormais qu'il s'agissait pour lui que quelqu'un d'extérieur tente, à froid, de mettre un peu de sens à un fatras d'expériences vécues, qui n'en n'ont parfois aucun.

Symbolique

Etre sujet c'est représenter un signifiant pour un autre signifiant disait Lacan. Cela veut dire qu'au fond on ne coïncide jamais vraiment avec soi-même. On ne fait que porter un costume, jouer un rôle sur la grande scène sociale. Etre « flic » c'est d'abord endosser le rôle. Il y a l'uniforme, le képi, l'arme de service, et la carte bleu-blanc-rouge. Etre « flic » c'est être nommé par une procédure administrative à l'issue d'un concours. Telles sont les coordonnées symboliques de la chose. Cela est bien mince. L'habit, c'est bien connu, ne fait pas le moine. Mais ça commence ainsi.

On n'est jamais seul dans la Police, on y entre. Il y a la hiérarchie, le chef, le sous-chef, les collègues plus ou moins expérimentés. On va s'en remettre à eux. Les valeurs qui seront nôtre on les prendra chez les anciens. Comme on n'a pas la moindre idée

de ce qui fait l'essence d'un « flic », eh bien on va commencer par imiter les collègues aguerris. Daniel Bourdon dira que le premier chef est déterminant. Sa façon d'être déterminera durablement la nôtre et la dimension collective est essentielle. Lacan disait que l'essence de l'homme c'est sa relation à l'homme. Eh bien dans la police plus qu'ailleurs cela se vérifie d'emblée.

Etre « flic » ça touche à l'être mais aussi à l'apparaître puisqu'on se pose « policier » nécessairement par rapport à l'autre. Il faut donc composer avec l'image que l'on donne de soi. La société n'est pas toujours tendre avec ses forces de l'ordre. Les jeunes policiers peuvent parfois souffrir du manque de reconnaissance, voire du dénigrement que leur renvoient certains concitoyens. La police est pourtant une sorte de miroir du peuple. N'est-elle pas le Surmoi que la société s'est choisi ? Figure, certes, plus ou moins juste ou obscène, conciliante ou féroce. Une chose est sûre « on a la police que l'on mérite » dit Daniel Bourdon.

Si on parle de coordonnées symboliques c'est aussi que dans la police on est dans un ordre. Il s'agit d'un corps constitué où chacun est à sa place. On peut toujours se mouvoir dans la structure, changer de poste ou de grade, mais la structure reste identique et immuable. Celle-ci est garante d'un bon fonctionnement et on doit pouvoir s'y fier. Là surgit une première difficulté. Car ce que montre bien Daniel Bourdon, c'est que la police fonctionne avec une certaine souplesse. Les rouages ne sont pas si rigides que ce qui peut paraître : il y a tout ce qui est officiel, la loi écrite, les textes, mais aussi tout l'officieux, la pratique, ce qui se fait sur le terrain. Un chef peut ainsi très bien demander ou cautionner quelque chose tout en sachant que si ça tourne mal le policier sera seul. La police comme Corps n'offre qu'une mince couverture à ses membres. Il y a un ensemble mais qui pour continuer de fonctionner n'hésitera pas à sacrifier l'un de ses éléments. « Si l'armée est la grande muette, dira Daniel Bourdon, la police est la grande hypocrite ». Ce fonctionnement peut expliquer la grande vulnérabilité que ressentent certains agents, tout à la fois membre d'un corps collectif soudé, et potentiellement en proie à une très grande solitude. La frontière toujours un peu floue, lorsqu'il s'agit des règles, et l'absence de protection de la part de la hiérarchie, explique certainement pourquoi certains flics craquent. On peut imaginer la difficulté pour un jeune policier de se situer par rapport à la règle lorsqu'on l'incite à jouer avec celle-ci pour résoudre certaines affaires. De nombreux policiers, par exemple, sont verbalisés pour des excès de vitesse par les radars dans le civil alors que dans le cadre de leur fonction ils apprennent à conduire très vite pour rattraper les délinquants.

Un « flic » c'est celui qui a l'insigne, et, avec son arme, c'est ce qui fait sa puissance : attributs phalliques par excellence. Disons-le, un policier de terrain, surtout lorsqu'il a des responsabilités dans le commandement, est confronté à des choses extraordinaires. Son quotidien est bien éloigné de celui du *quidam lambda* affairé par son simple petit métro-boulot-dodo. Lorsqu'on parvient à empêcher un meurtre, à sauver la vie d'un autre être humain, ou bien à éviter un braquage, à arrêter des membres du grand banditisme, on ne peut que s'auroler et s'attribuer une certaine puissance. De cette puissance tout à fait légitime à la toute-puissance fantasmatique il n'y a qu'un pas.

Lorsqu'on est confronté régulièrement au crime, et que l'on se mesure ainsi au manque, au vide, à la fragilité de l'existence, comment ne pas se protéger en boursouflant son égo. Une sorte de mégalomanie s'installe alors qui permet de composer avec toute la misère que l'on côtoie chaque jour. « La vie est fragile et l'homme est éminemment mortel mais moi je ne suis pas un homme du commun, je gère et résous des choses que la plupart des autres n'imaginent même pas. Surhumain, je ne suis donc pas aussi vulnérable que le commun des mortels », semble se dire le policier. La mégalomanie qui inexorablement s'empare de temps à autre des agents de terrain n'est alors qu'un mécanisme de défense. Il faut pouvoir composer avec, ne pas basculer du côté de la toute puissance dans sa vie privée par exemple – où l'on peut vouloir imposer à son entourage ses règles, sa vision du monde. Il y a là une terrible difficulté qui fait la fragilité psychologique d'un policier lorsqu'il s'agit de la vie de famille.

Cette toute-puissance, qui a trait à l'imaginaire, au fait d'être fantasmatiquement le porteur du phallus, peut aussi conduire à des passages à l'acte intempestifs. Il suffit d'être déjà fragilisé par des soucis de la vie privée, d'être dans une période de grande fatigue, pour basculer. Il peut s'agir d'un comportement violent sur un criminel ou un délinquant lors d'une arrestation un peu trop musclée, par exemple, mais aussi d'un retournement de l'agressivité sur soi-même, d'une tentative de suicide.

Un traumatisme se définit comme une intrusion, un viol dans la psyché, dont l'intensité va bien sûr dépendre de la personnalité de chacun. On ne peut pas être insensible à tout, mais on saura plus ou moins bien faire avec. Xavier Emmanuelli parle ainsi de *flash*, en évoquant celui d'un appareil photo. Les personnes traumatisées, dit-il, peuvent ainsi avoir des *flash-back*. Ils reviennent sans cesse sur ce *flash*. On est loin ici du *flash* que se procure le toxicomane qui consomme son produit. Ce *flash* lié au trauma, on ne le recherche pas à nouveau, on le subit sous forme de répétitions plus ou moins morbides.

Un trauma c'est la rencontre inopinée avec un réel générateur d'angoisse. Il est relié essentiellement à un événement surgit de l'extérieur et qui ne se centre pas uniquement sur la réalité de l'événement vécu, mais sur la disposition personnelle du sujet et sa propre réalité mentale. Autrement dit, si quelque chose vient pour nous faire trauma, c'est que cela fait écho à quelque chose en nous. Un événement qui va être source de trauma pour l'un ne fera rien à un autre. C'est ce qui fait toute la difficulté lorsqu'on est policier de terrain. Car des événements potentiellement traumatisants, ce dernier en rencontrera très souvent, mais personne ne pourra à l'avance prévoir s'ils généreront ou pas des traumas. Plus pernicieux encore, un agent confronté à un réel angoissant pourra vivre avec, sans rien ressentir dans un premier temps. Les événements vécus comme réel angoissant font comme des fractures dans le psychisme, mais cela peut rester fort longtemps silencieux. Un signe clair d'un trauma c'est l'amorce d'une répétition : on revoit la scène à des moments qui n'ont rien à voir, les souvenirs s'imposent sans logique, ou bien on fait des cauchemars qui nous font revivre l'événement.

La répétition du trauma est quelque chose d'énigmatique. Freud s'aperçut de cela après la Grande Guerre, lorsque nombre de soldats rentrèrent de celle-ci avec des névroses traumatiques. L'énigme était que l'on passe son temps à répéter, à revivre des événements pourtant douloureux et désagréables, au lieu de les mettre à distance, de les refouler ou de les oublier. Freud résolut la chose en expliquant que si l'on répète l'événement c'est pour pouvoir le lier symboliquement. Le réel fait effraction, de lui on ne peut rien dire, il est même inimaginable. Aussi, le seul moyen d'apaiser l'angoisse que le réel a fait surgir est de répéter suffisamment sa rencontre pour que le langage et l'image puisse l'entourer de leurs filets. Alors seulement l'angoisse cesse.

Soyons clairs, s'il y a tant de suicides chez les policiers, c'est probablement que la rencontre avec le réel cauchemardesque est bien plus fréquente chez eux. Les

fameuses cellules psychologiques, mise en place lorsqu'il y a confrontation avec ce type d'événements, sont désormais inscrites dans un protocole, mais tout cela est récent. Daniel Bourdon témoigne d'une époque où l'on disait simplement aux policiers qui venaient de passer douze heures d'affilée face à des morceaux de corps humains impossibles à identifier de rentrer chez eux.

Le plus difficile pour le policier de terrain confronté à un tel réel c'est que lui-même n'aura pas toujours conscience sur le moment qu'il a fait une mauvaise rencontre. Une fois chez lui, seul, il tentera de penser à autre chose, puis le lendemain il trouvera des stratégies pour ne pas se laisser le temps d'être angoissé. Combien de policiers se réfugient ainsi dans le travail, ne quittant plus le terrain, pour ne plus avoir à repenser aux événements. L'angoisse est un signal de danger. C'est le seul affect qui ne trompe pas disait Lacan. La fuir en usant de stratagèmes est peut-être ce qui est le pire pour le « flic » de terrain. Celle-ci fera en effet retour sous une forme méconnaissable, sous les traits d'une sombre mélancolie par exemple. On mettra parfois celle-ci sur le compte d'une mauvaise passe dans sa vie amoureuse du moment, alors qu'il s'agit pour une part d'une résurgence d'une scène qui aurait dû être bruyamment traumatique, mais qui n'a pas eu le temps de se déployer comme telle. Combien de suicides pourraient être évités si on informait toujours davantage les forces de l'ordre de la logique de la rencontre avec un réel traumatique.

Pour conclure

La force du livre de Daniel Bourdon est de laisser la parole aux protagonistes. *Cœur de flic* c'est le récit de ce qu'a vécu et ressenti un « flic » de terrain dans sa chair. Toute la complexité existentielle d'une vie d'homme y est ainsi déployée. Cela fait le bonheur du psychologue, qui, plutôt que d'avoir une explication à donner, se laisse-là plutôt enseigner. C'est, en effet, à partir des récits de vie toujours singuliers de chacun que le psychologue apprend à se laisser orienter par le singulier du cas et devient prompt à remettre en question ses théories, se laissant sans cesse surprendre par la réalité clinique du terrain.

Nicolas Flourey, psychologue clinicien